

ments que nous venons de raconter. Des bandes d'indiens parcouraient sans cesse les forêts américaines, en expédition de chasse ou en quête de pillage. Les tributs entières se transportaient souvent d'une contrée dans une autre pour fuir la famine ou contracter des alliances. Des aventuriers audacieux infestaient des territoires considérables, vivant de brigandage et alliés de ceux-là seulement qui pouvaient leur résister. Les sentiers battus n'étaient sûrs que pour ceux qui les connaissaient parfaitement, ou étaient capables de se défendre; deux enfants perdus dans les bois auraient infailliblement péri sans espoir de salut. Mais Dieu qui jusque-là avait protégé et soutenu le brave petit canadien au milieu de plus dangereuses entreprises, n'allait pas lui refuser sa protection à l'heure où plus que jamais il se sentait abandonné à lui-même.

Pierre le comprenait bien. L'histoire de Montréal et de la colonie naissante, que son père lui rappelait souvent, et qu'il connaissait par coeur, n'était en somme qu'un miracle continu de la Providence.

Et puis il avait conscience qu'il lui fallait vivre pour l'enfant qu'il avait arrachée au pouvoir des indiens. Il la sauverait, la conduirait au milieu des français et remplacerait près d'elle tous ceux qu'elle avait perdus.

Jean Rollais avait péri. Tante Rosalie n'était plus. Les deux enfants étaient seuls au monde; ils vivraient l'un pour l'autre.

La question était de regagner Montréal le plus vite possible, et d'éviter toute rencontre fâcheuse, en re-